

Helbo, A., *La sémiotisation de l'être, Autour de « M. Butor. Vers une littérature de signe ».*

G. Hottois

Volume 10, numéro 3, décembre 1977

Sémiotique du discours

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500450ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500450ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hottois, G. (1977). Compte rendu de [Helbo, A., *La sémiotisation de l'être, Autour de « M. Butor. Vers une littérature de signe ».*] *Études littéraires*, 10(3), 547–553.
<https://doi.org/10.7202/500450ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

HELBO, A., **La sémiotisation de l'être, Autour de « M. Butor. Vers une littérature du signe ».**

La valeur proprement exégétique du démontage par Helbo de l'écriture butorienne, démontage qui nous conduit de la déconstruction-reconstruction de *Mobile* aux antécédents plus romanesques de cette machine littéraire exemplaire, ne nous retiendra pas. Saluons au passage la rigueur de l'analyse : Hermès technicien aux prises avec la libre-machine d'un ingénieur poète.

Philosophe, nous sommes voué à une alchimie bien moins actuelle : tenter de ramener au bercail du discours ces mécanos littéraires qui prolifèrent étrangement.

Avec Butor et Helbo la tâche n'est pas tout à fait inopportune ni désespérée car ils ne rompent pas — il s'en faut de beaucoup — tous les ponts avec le discours et rêvent même d'un « nouvel humanisme ».

Selon Helbo la situation de l'écriture butorienne est fondamentalement ambiguë ou ambivalente ou encore médiane : « la duplicité inhérente au programme de l'artiste : la littérature représente l'univers; en revanche le continuum formel réduit la réalité à un langage » (p. 39). *Mobile* est « à mi chemin entre une trajectoire « référentielle » et la réflexion sur la mise en page » (p. 65).

Le salut humaniste et la sagesse butoriennes sont dans cette ambiguïté si, comme le pense Helbo, elle peut se faire synthèse : le maintien de la référence, du discours d'univers, est comme la garantie de la conservation de l'humain; par ailleurs, la fertilisation de la posture référentielle par tous les possibles et les jeux du formalisme opératoire assurent que cet humanisme sera neuf et mobile. Helbo place le problème de la réfé-

rence au centre de sa réflexion; il reconnaît ainsi l'importance fondamentale d'une question qui transite la pensée philosophique contemporaine, spécialement celle — la constellation où se croisent des aspects de la phénoménologie, de l'herméneutique, de la dialectique et du structuralisme (ainsi que certains aspects du second Wittgenstein) — qui affecte trop souvent de l'ignorer en poursuivant un discours qui croit ne se recevoir que du discours et n'avoit de comptes à rendre qu'au langage.

Ménageant la fonction référentielle, on maintient envers la marée des signes une extralinguisticité : un thème du discours, un point fixe, un ancrage. Certes, c'est là une figure bien émaciée et exsangue de l'être. Car la fonction référentielle est une allusion *linguisticiste* à la nature ontologique du langage : devenu référent, l'être est comme dépendant du langage, il est ce à quoi le langage se rapporte. Ainsi Quine conduit à reconnaître la dimension ontologique de tout système linguistique, définit-il « être » comme être valeur des variables liées d'un langage donné.

Évoquer l'être sous la figure référentielle, c'est évoquer une ontologie qui se survit.

L'extralinguisticité que l'on se donne avec la notion de référent est d'ailleurs généralement tributaire d'une métaphysique naïve : il s'agit le plus souvent de la réalité commune, empirique et pragmatique. La question de la référence a ainsi fait fortune dans l'aire philosophique anglo-saxonne toute pénétrée d'une métaphysique réaliste et d'un linguisticisme militant.

Butor ni Helbo ne tentent de retrouver — tâche peut-être impossible — le référent au-delà de l'expé-

rience de la constellation philosophique dont nous avons parlé, qui avait apparenté l'être au sens et sur laquelle nous continuons largement à vivre.

Le réalisme du référent butorien ne respire cependant pas cette « euphorie référentielle » qui était celle de nos pères et de leurs discours cosmologiques et ontologiques.

Le référent de *Mobile* (dont le sous-titre est : *Étude pour une représentation des États-Unis*), c'est l'Amérique du Nord. Un tel référent n'est pas anodin. La nature culturelle des E.-U. est discontinuée, à l'opposé de l'Europe, « paragon d'une culture pleine et cohérente » (p. 140).

L'espace américain, principal référentiel de *Mobile*, est un espace émiété, irrémédiablement morcelé (cf. p. 43ss; passim).

Il accède au discours sous l'aspect de fragments, de bribes d'information que le lecteur-récepteur pourra combiner librement (p. 29ss). La linguisticisation du référent américain ne tient pas seulement au fait qu'il est objet fragmenté d'information destiné à alimenter la machine combinatoire du livre-à-produire-des-images-de-l'Amérique : l'espace des E.-U. est un artefact culturel plus ou moins sauvage : « la géographie résulte de l'histoire », « l'univers renvoie à une projection de la tradition » (pp. 54, 55). Entre la nature et la culture il y a contamination, de sorte que le référentiel est aussi symbolique et que son extralinguisticité s'estompe; de plus cette contamination ne peut réparer l'unité du référent car le champ symbolique de la culture américaine est fondamentalement pulvérisé, anarchique. On soupçonne même que c'est la proximité trop pressante du référent (de l'Être) et du signifiant culturel sans

foi ni loi qui a précipité la dissociation du monde et du discours. Le référent de *Mobile* est plus qu'à moitié second, culturel et pour cela Habile, insaisissable, faux référent.

« Se rapportant » à un tel monde « référentiel », la culture américaine ne peut gagner ni unité ni stabilité parce que c'est encore à un champ culturel et non à une nature qu'elle se rapporte.

Avec ce champ culturel hérité, artificiel et hétéroclite qui constitue le monde américain, la culture américaine — d'emblée métaculture — ne peut entretenir que des rapports mouvants sans promesse d'identité. Mais c'est peut-être s'aveugler que de penser que l'Europe contemporaine échappe à ce sort. Nous pensons qu'il est bien contestable qu'elle soit encore « le paragon d'une culture pleine et cohérente » qui disposerait d'un référent stable et assuré : n'est-ce pas l'Occident tout entier qui est entré en phase métaculturelle, n'est-ce pas partout que des discours glissent sur des discours et s'agrippent selon les aléas des signes, n'est-ce pas d'abord la vieille Europe qui a perdu son identité et sont port naturel ?

Helbo suit les tentatives de réparation de l'unité disloquée de l'espace référentiel américain : il s'agit de rétablir un monde en unissant les indices informationnels.

L'instrument de la réparation serait la *communication*.

Mais celle-ci échoue en réussissant trop bien. Car dans l'espace hétéroclite du référent américain tout communique avec tout, ou plutôt : tout est échangeable, tout circule, tout est transfert, tout est objet de transaction (p. 52).

Et ici se révèle par contraste la vérité de la phénoménologie-herméneutique qui lie la question de l'être et de l'un à celle du *dialogue*. Mais le dialogue est une certaine proximité dans la différence où s'alimente l'identité de l'être. La communication, le transfert de bribes informationnelles est au contraire le signe de l'échangeabilité universelle que n'anime aucun logos. L'hétéroclite spatio-culturel du référent américain se révèle finalement plate homogénéité. Espace surexcité où rien ne se passe vraiment, temps irrémédiablement spatialisé.

La question de la fonction référentielle n'est pas seulement liée à l'antique question de l'être dont elle est une formulation résiduelle et linguisticiste; elle évoque aussi le problème de la nature du discours. Si la référence au langage ne va plus de soi — et elle ne va plus de soi dès qu'on en a pris conscience — narrations, descriptions mais aussi discours théoriques, discours de la représentation sont ébranlés. L'écriture butorienne rencontre cette situation. Le livre butorien n'est plus le déroulement narratif dont le but majeur était de représenter au mieux l'histoire racontée. L'ébranlement du référentiel extralinguistique conduit l'écriture à l'autoréférence : le langage ne peut plus s'oublier au profit de son objet, il est toujours simultanément métalangage de soi, et l'écrivain est son premier lecteur (p. 17).

Cette écriture consciente et critique, étant objectivation et construction de soi, noue d'étroites relations avec la science. Réfléchissant sur soi, s'observant l'écriture butorienne est linguistique, mais *linguistique poétique*. Le discours de la linguistique proprement dite demeure un discours théorique; même l'opé-

rationnalisme et le constructivisme des grammaires génératives n'abandonnent pas le souci de l'adéquation des modèles à la réalité du langage : la simulation est une étape dont la représentation adéquate est le but.

Autrement dit, en linguistique, le primat du discours de la représentation du réel objectif demeure, du moins en dernière analyse incontesté. Le possible technique illimité reste asservi à une maîtrise théorique : la technopoésie ne règne pas.

L'écriture butorienne est, en comparaison de la linguistique théorique technopoétique : elle est à la fois exploration et invention consciente du langage.

Avec le possible technique, dans le champ du langage au moins, les limites de la science et de la poésie paraissent s'estomper.

Extrayons ce propos de Butor rapporté dans le dialogue avec l'auteur qui préface le livre d'A. Helbo : « L'écrivain travaille sur la langue en modifiant les fréquences, en éprouvant les structures, etc. Toute connaissance théorique de tout cela peut l'aider, le sensibiliser à certaines régions particulièrement intéressantes. Mais la relation passionnée de l'écrivain avec le langage fait que les résultats de cette science, quelque puissent être ses progrès, lui apparaîtront toujours comme insuffisants, donc trompeurs s'il s'y tenait; il les débordera sans cesse. Ce débordement peut s'accomplir plus ou moins volontairement, précisément. On peut très bien imaginer l'activité littéraire comme la confection d'objets linguistiques privilégiés, de prototypes, d'énigmes à proposer aux théoriciens pour les faire avancer dans leur réflexion » (p. 11). Ce rêve de poète technicien et savant nous

mène loin du discours théorique et référentiel classique; il ne rompt cependant pas avec lui tous les liens.

C'est autre chose semble-t-il qui s'annonce parfois à travers l'autre aspect de la duplicité de *Mobile* : il s'agit du grand jeu autonome des signes, du livre comme pratique, parmi d'autres, de l'univers non référentiel. Alliance étrange du mythe de la Technique et de la mythologie du Signe.

« ... le monde, naguère expédient de la complicité, voire de la complaisance, anthropocentrique, se défile ... (...) le contemporain recherche un autre dialogue » (p. 22).

Le dialogue originaire est le dialogue avec le monde qui alla de soi aussi longtemps que la fonction référentielle du discours ne fut pas ébranlée, aussi longtemps que le langage demeura naturellement ontologique.

L'autre dialogue, qui est selon nous sans commune mesure avec le premier, c'est la communication oblique, c'est le bruissement des signes entre eux, l'autonomie sémiologique gagnée au fil de la prolifération ouverte des relations latérales.

L'herméneutique et, surtout, le structuralisme ont chacun de leur côté, parfois en complices, accentué cette autonomie du langage et du discours. L'écriture butorienne prolonge l'expérience d'une poésie combinatoire par ex. dans la *Chanson pour Don Juan*. Dans *Mobile*, les bribes, devenues informationnelles, du discours de la narration ou de la représentation se prêtent à la combinatoire variée, à la construction par le lecteur. Premier lecteur de son œuvre, l'écrivain en a savamment calculé la structuration, l'ouverture et la clôture, c.à.d. l'autonomie formelle.

Une telle écriture est fondamentalement autotélique, privilégiant les fonctions métalinguistiques (p. 26) puisqu'elle attire l'attention sur soi et sur ses puissances de métamorphoses.

La syntaxe prime la sémantique; la mobilité est assurée par des techniques, telle la construction sérielle (p. 71).

Ainsi *Mobile*, livre fondé sur le jeu des masses graphiques et sur le recours à l'énumération, ouvrage qui accentue (...) la liberté de relation entre les signes au lieu de référer exclusivement à la réalité » (p. 33).

Translittéraire, l'écriture butorienne ignore les frontières entre les genres (p. 97).

L'autonomie du langage et du discours n'est qu'un pas timide sur la voie de la sémiotisation du monde. Translittéraire, la pratique de Butor est encore transesthétique. Ce transesthétisme reste pourtant extrêmement modéré car il ne va guère au-delà du calligramme ou de l'idéogramme. Du moins n'est-ce qu'à l'occasion de figures inspirées par le calligramme que Butor passe effectivement la main, dans son *livre*, à autre chose que le langage (le dessin, l'image, l'esquisse). En revanche, il n'hésite pas à *transposer dans son écriture* des techniques, des rythmes étrangers. Ainsi l'écriture figurative et tachiste, les techniques cinématographiques, les motifs musicaux évoquant spécialement les recherches de musique concrète, l'influence des sculptures mobiles de Calder (cf. pp. 28, 37ss, 72ss, 101, passim).

Butor affectionne l'*oblique* : celle-ci, évoquée nommément ou graphiquement, symbolise les liens latéraux constitutifs de l'autonomie sémiologique du livre (cf. p. 86). Mais

l'oblique transesthétique effective — quand par ex. une page évoquant la mer est typographiquement construite pour figurer le mouvement des vagues de sorte que le signe-dessin renvoie aux signes linguistiques et inversement — ouvre un champ bien plus vaste que le jeu des relations latérales réservé aux seuls signes du langage.

Butor invite à une lecture oblique ou globale habile à suivre ces jeux de reflets, d'échanges, de renvois, prompte à explorer la multidimensionnalité mobile des signifiants (pp. 28; 86). La lecture devient une circulation subtile et libre de l'œil.

Ce jeu des renvois interesthétiques en supprimant le privilège du discours mène-t-il à la sémiotisation du monde ? Ce serait le cas si le transesthétisme allait jusqu'au bout de son élan en étudiant notamment le privilège du livre : si le livre ou le langage cessaient vraiment d'avoir plus d'importance qu'ils n'en ont par ex. dans certains spectacles ou mieux dans certaines pratiques d'expression corporelle où le clivage de l'acteur et du spectateur (qui redouble celui de l'auteur et du lecteur) est ignoré.

Le mythe du livre est extrêmement tenace et Helbo a sans doute raison de maintenir que Butor n'y renonce pas; pas plus qu'il ne renonce à cultiver la littérature et le langage.

L'abandon du primat du langage (spécialement du discours de la représentation) semble pouvoir s'opérer selon deux directions que notre mythologie futuriste distingue mal : d'une part l'alliance du signe et du corps, alliance qui peut se perpétuer pour son propre compte sans se compromettre avec l'inspiration technopoétique; elle peut même retrouver dans des postures et

figures corporelles une façon à la fois neuve et très antique d'être au monde : c'est la danse cosmique de Çiva c'est l'union yogique comme alternative à la synthèse ditique du discours philosophique et au verbe judéo-grec; d'autre part, l'alliance du signe et de l'opération technique, l'interpénétration du signe et de la machine où se profilent des utopies diverses : la société cybernétique ludique ou sérieuse; le confinement dans un volume social clos fonctionnant en autarcie, ou l'ouverture à une maîtrise technocratique et technopoétique croissante de l'univers.

La confusion du geste et de l'opération technique est un malentendu presque obligé : le geste a un aspect technique, l'action technique présente, le plus souvent un élément gestuel, de manipulation. La confusion des deux vecteurs de la mythologie produirait une image étrange de cybernanthrope où des fantômes divers et parfois très anciens se rassembleraient. Imaginez la médiation gestuelle et ludique d'un robot.

N'est-ce pas, malgré les réserves de Helbo, vers une réserve de ce genre, que s'oriente l'« humanisme » de Butor dont voici un autre propos : (. . .) je récuserais le terme d'humaniste si l'on y voyait une valorisation absolue d'une notion de l'homme définie une fois pour toutes, en opposition avec ce qui n'est pas humain. Je suis homme, certes, j'aime les hommes, mais je n'aime pas seulement les hommes et toute idée de l'homme qui ne se déborde pas vers l'animal ou la machine, ou plus généralement vers l'obhumain et le surhumain, aboutit nécessairement à une oppression de l'homme par lui-même » (pp. 14-15).

Et quand Butor entend remettre en question — et pratiquement, par

l'écriture — non seulement les clivages esthétiques mais aussi la distinction entre les sciences et les arts, ce n'est pas seulement à des homologues ou à des analogies (entre le discours scientifique et le discours littéraire ou plus généralement culturel, cf. par ex. les métaphores épistémologiques) qu'il invite mais à une interprétation où la science et l'art accèdent à leur vigueur technopoétique commune.

Pourtant, il est vrai que Butor reste prisonnier du mythe du libre, et partant du règne du langage, et qu'il est loin de la danse cosmique comme intuition plutôt comme exercice) de l'essence sémiotique de l'être.

Butor prolonge le mythème-philosophème du discours théorétique et du Livre comme microcosme alors même qu'il semble s'en détourner au profit de la mythologie techniciste.

Le Livre combinatoire, machine micro-cosmologique, est l'avatar technologiste du mythe spéculatif du Livre comme discours recueillant une fois pour toute l'essence des choses. Il ne rompt pas décisivement avec la tradition mais manifeste le malaise de la posture théorétique classique. Le modèle combinatoire, génératif est la figure techniciste du discours de la représentation. Particulièrement dans le cas du modèle-miniature (cf. l'ex. de *Freedomland* pp. 56ss), il s'agit toujours de maîtriser l'univers : seulement cette maîtrise est un peu moins intuitive, oculaire et davantage manipulatrice.

Le philosophème du reflet, du miroir, de la réflexion spéculaire est omniprésent dans *Mobile*, du modèle-miniature à la pratique de la mise en abîme. Tout ceci, comme le note Helbo, contribue à mettre en évidence la nature visuelle du Logos occidental et ne constitue donc pas

une agression contre notre tradition métaphysique de la représentation (cf. pp. 66ss).

Sans quitter la ligne du discours théorétique, Butor fait à la fois un pas en arrière de ce discours (vers un regard plus naïf, plus concret, plus coloré que celui du concept) et en avant (vers la formalisation, vers l'algorithme, vers le modèle opératoire).

La fonction représentative et référentielle n'est pas brisée complètement même si l'autonomie extraordinairement accrue du signifiant entraîne une métamorphose du référent — le monde devient jeu, circulation aléatoire d'énergies, construction — déconstruction de formes, machinerie universelle — et tend à intégrer le référent, le moment du réel ou de l'être, dans le circuit sémiotique (au titre, par ex. d'atomes informationnels de bribes narratives, d'éléments imaginaires et plus généralement à la façon de tous ces résidus culturels qui alimentent le bricolage — au sens structuraliste — de Butor cf. pp. 160ss).

Mais si l'essence du Logos occidental tel que nous en héritons est bien la représentation, la réduplication de . . . , il faut souligner que cette essence est encore ce qui anime la circulation des échanges sémiologiques : entre les arts, entre les genres, entre les arts et les sciences, entre les registres signifiants ce sont, en gros et en détail, des homologues, des isomorphies, des symétries, des équivalences, bref des jeux spéculaires qui imposent la scansion.

Le livre — le langage, l'écriture — restent le miroir le plus ample où se condensent tous ces reflets. Aussi *Mobile* consacre-t-il davantage l'universel de la sémiologie — l'accueil *par le langage* de toutes les

manières non linguistiques de signifier — qu'une attitude sémiotique franche pour laquelle le langage, le discours philosophique qui porte à son apogée la puissance de représentation universelle du Logos, ne serait qu'une des multiples postures cosmiques que l'humanité est capable de prendre.

La sémiotisation de l'être désigne un processus complexe où se rassemblent bien des fantasmes contemporains.

Un premier pas dans sa direction est la prise de conscience contemporaine du langage, lucidité qui a contraint la philosophie à considérer la promiscuité linguistique de la pensée et la dépendance de l'ontologie par rapport à la fonction référentielle du langage.

Mais la prise de conscience du langage n'a pas seulement troublé l'euphorie référentielle et ontologique; se dévoilant, le langage s'est retrouvé parmi des formes signifiantes extralinguistiques innombrables dont on dut soupçonner l'irréductibilité.

La fin de l'impérialisme du langage est solidaire de cette lucidité linguistique qui a mis un terme à la paisible assurance ontologique de l'homme et du discours.

Le règne de la *pensée* était étroitement lié à la souveraineté contestée du discours au royaume des signes.

Certes le privilège du discours demeure largement inébranlé — et paraît philosophiquement incontestable; à preuve, les recherches en sémiotique qui sont les mieux armées sur le plan de la dénonciation de l'exclusivisme linguistique constituent aujourd'hui l'une des activités les plus *prolixes* qui soient.

Le discours résume, récupère et maîtrise encore sans peine sa propre contestation; non sans malaise, il est vrai, non sans le sentiment qu'il continue de bénéficier du privilège de son institution alors même que cette institution est menacée et avec elle la culture elle-même, si l'essence de cette dernière est fondamentalement symbolique, linguistique. Raidi depuis des millénaires dans la posture cosmique du discours, levant face au cosmos le monument solitaire du Livre, l'homme philosophe ressent le plus douloureusement et le plus incompréhensiblement — alors surtout qu'il veut comprendre et croit comprendre — la dislocation des membres pétrifiés de l'humanité. Rebelle à la détente, il répercute la dislocation dans sa propre écriture produisant un discours délirant, rompu, morcellement encore spéculatif de la posture spéculative, dissociation sans espoir du monument judéo-grec.

G. HOTTOIS

Université de Bruxelles, F.N.R.S.

Compte rendu du Colloque de sémiotique, 18-19 août 1976, Budapest

À la suite du Huitième Congrès de l'Association Internationale de Littérature Comparée à Budapest, il se tint le 18 et le 19 août 1976, à l'Institut de la Culture Populaire de Budapest un colloque de sémiotique : Panorama des résultats récents de la sémiotique littéraire. Organisé et présidé par M. Vilmos Voigt, président du Comité de Travail de Sémiotique de l'Académie des Sciences de Hongrie, ce colloque fut suivi par plus de soixante-dix délégués représentant une vingtaine de pays.

Huit communications furent présentées, dont deux — celle de